



L'anthropologie urbaine en France

Jacques Gutwirth

► To cite this version:

Jacques Gutwirth. L'anthropologie urbaine en France. Critique: Studies in Contemporary Fiction, 1983, 438, pp.873-885. hal-00505514

HAL Id: hal-00505514

<https://hal.science/hal-00505514v1>

Submitted on 23 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

NOVEMBRE 1983

438



CRITIQUE

François GEORGE

Raymond Aron, prose et vérité

Jean-Louis CHRETIEN

Une morale en suspens

Jacques GUTWIRTH

L'anthropologie urbaine en France

M.A. SINACEUR

*L'hématologie historique :
une nouvelle recherche interdisciplinaire*

Jean-Claude LEBENSZTEJN

Mondrian : la fin de l'art

*

Marc DACHY

Cobra

NOTES

Adolf Loos, ou de la différence

par Vittorio UGO

Faire court

par Pierre FRESNAULT-DERUELLE

L'ANTHROPOLOGIE URBAINE EN FRANCE

ULF HANNERZ

Explorer la ville
Eléments d'anthropologie
urbaine

(traduit de l'américain
par Isaac JOSEPH)

Titre de l'édition originale :
Exploring the City

Editions de Minuit, 1983, 419 p.

Columbia University Press, 1980

COLETTE PETONNET

Espaces habités
Ethnologie des banlieues

Editions Galilée, 1982, 188 p.

MICHELLE PERROT
et COLETTE PETONNET

« Anthropologie culturelle
dans le champ urbain »

*Revue de la Société
d'Ethnologie française*,
1982, 12, 2, p. 115-240

« Etudes d'anthropologie
urbaine »

*L'Homme,
Revue française d'Anthropologie*,
1982, XXII, 4, 138 p.

L'histoire d'une discipline aussi diversifiée que l'anthropologie sociale et culturelle — ou ethnologie — se prête mal à des schématisations ; il n'est pourtant pas inutile d'en faire, pour situer la récente irruption de l'anthropologie urbaine dans le champ des publications françaises.

En 1859 paraît l'ouvrage de Darwin, *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*. La même année, Broca donne sa leçon inaugurale à l'Ecole anthropologique de Paris. L'ethnologie apparaît alors, dans le sillage de l'évolutionnisme, comme le carrefour de l'anthropologie physique (la « raciologie »), et de l'étude de la culture (les « mœurs »).

A leurs débuts, les travaux de la discipline concernent certainement le domaine de la culture, mais celui-ci reste étroitement associé à l'étude en anthropologie physique et à celle des conditions géographiques, climatiques, etc., c'est-à-dire à la « nature ». Néanmoins, avec le temps, la multiplication des recherches va entraîner des travaux spécifiques sur des aspects particuliers de la culture, par exemple sur les mythes, les systèmes religieux ou de parenté, etc. Avec Lévi-Strauss, l'ethnologie française va prendre une conscience aiguë, sinon d'une coupure radicale, du moins d'un « écart significatif » entre *nature* et *culture*. Pourtant, malgré cette distinction désormais classique, les ethnologues, en France mais aussi ailleurs, s'adonnent jusqu'à la période toute récente à des recherches où l'étude de la culture demeure très ancrée dans son contexte de « nature », qu'il s'agisse de chasseurs-cueilleurs de savane, de tribus en brousse, ou même du monde villageois français.

Cependant, depuis une vingtaine d'années surtout, la civilisation urbaine, dans laquelle la culture s'est précisément beaucoup détachée de la nature, a pris un tel essor qu'elle touche de plus en plus fortement les « sauvages », les « primitifs », qui furent si longtemps l'objet privilégié des anthropologues...

Dès lors l'ethnologie et toutes ses caractéristiques spécifiques — étude totalisante d'ensembles restreints, approche par l'observation participante, descriptions minutieuses — ethnographiques — de la culture, des rapports sociaux, avec restitution de la vision propre, des enquêtes, etc. — était-elle vouée à disparaître ? Pouvait-elle être appliquée dans un monde urbanisé ultra-complexe qui, de surcroît, avait depuis longtemps été investi par d'autres sciences sociales ?

En vérité, une pratique scientifique qui a largement porté ses fruits ne se laisse pas enfermer ainsi dans des problèmes d'ordre spéculatif. Depuis les années 1960-70 des chercheurs français avaient commencé à travailler dans des villes, parfois au hasard d'un contrat de recherche, ou tout bonnement parce qu'il leur semblait, en effet, qu'une approche qui avait réussi chez les Dogons pouvait aussi être opératoire parmi les déracinés des « cités de transit » de la banlieue parisienne ou chez les hassidim d'Anvers.

L'expérience aidant, ces anthropologues prirent aussi conscience qu'il y avait sur le « terrain » urbain nombre de problèmes épistémologiques spécifiques : l'ethnologie dans la ville, l'*anthropologie urbaine*, comme on dit par mimétisme français, émergeait alors comme sous-discipline scientifique.

A partir de 1978 quelques articles témoignèrent de ces préoccupations nouvelles ; c'était peu de chose, alors que brèves études et livres s'étaient multipliés depuis 1970, surtout aux Etats-Unis. Cependant les années 1982-83, avec les quatre publi-

cations que je me propose de présenter ici, apparaissent comme des années fastes pour l'essor de l'anthropologie urbaine.

J'examinerai d'abord l'ouvrage de Ulf Hannerz, professeur d'anthropologie sociale à l'Université de Stockholm, formé en Angleterre et aux Etats-Unis. Ce livre dans sa version originale américaine, est parmi la douzaine d'ouvrages — tous en langue anglaise — parus sur le sujet, celui qui va le plus loin, qui comporte les réflexions les plus originales, les plus novatrices. Aussi la communauté scientifique française dispose-t-elle ainsi d'un livre fondamental, à la fois pratique et théorique — remarquablement traduit par Isaac Joseph.

Hannerz aborde de front les nombreux problèmes que soulèvent des thèmes aussi variés que la vie dans les bidonvilles mexicains, à un carrefour du quartier noir à Washington, ou encore les modalités de la vie familiale dans un grand ensemble urbain ou suburbain.

L'auteur examine d'abord le problème de « l'éducation urbaine d'un anthropologue ». En effet, les spécialistes avaient été formés dans les universités pour étudier, peut-être une vie durant, leur « ethnie » ou leur « tribu » en tel coin précis du globe. Or, sur le « terrain », ils purent constater, depuis trente ou quarante ans déjà, l'exode de leurs « enquêtés » vers les centres urbains, autant en Amérique du Sud qu'en Afrique ou ailleurs. Certains anthropologues comprirent rapidement qu'il fallait les suivre à la trace. Cependant l'exploration de la ville avait encore bien d'autres motifs. Ainsi, vers 1970 il y a une mise à jour, une « découverte » positive, notamment dans les milieux intellectuels américains, de la diversité ethnique ; or, celle-ci est particulièrement marquée dans les grandes métropoles. Cette prise de conscience attira aussi les anthropologues vers la ville ; après tout, ils avaient depuis longtemps comme vocation de travailler sur des ethnies.

On a aussi suggéré que l'opportunisme conduisit les anthropologues à se jeter dans une « mêlée indigne visant à trouver, dans les taudis, des sauvages de substitution ». C'est vrai, reconnaît Hannerz, que les ethnologues ont foncé « ... tête baissée dans un champ caractérisé par des conflits raciaux, des dysfonctionnements institutionnels et le développement de bidonvilles... » (p. 19). De plus, l'anthropologie urbaine, notamment aux Etats-Unis devint surtout « une science de réformateurs », traitant de problèmes concernant la santé, l'assistance, la loi et la justice, l'école et l'emploi, l'environnement. Il rétorque qu'il n'y a pas de raisons pour renier l'utilité éventuelle de la spécialité, même si, bien entendu, elle ne doit ni ne peut être fondée sur cela.

Hannerz soulève une question importante : « Les anthropologues en milieu urbain sont-ils des spécialistes disposant

d'outils conceptuels particuliers ou des anthropologues étudiant une organisation sociale particulière ? » (p. 21). Il pense que ces deux définitions du travail de l'anthropologue sont liées, mais que l'anthropologie urbaine repose, pour l'essentiel, sur la seconde orientation. Quoi qu'il en soit, il faut rappeler que l'étude ethnologique des sociétés rurales et paysannes, par exemple françaises et européennes, a suscité, comme va le faire l'anthropologie dans la ville, tout un ensemble de concepts et d'idées, enfin de méthodes d'enquête innovatrices. Or, personne ne conteste aujourd'hui l'intérêt de l'ethnologie rurale. S'il y a encore en anthropologie urbaine de nombreux tâtonnements théoriques et méthodologiques, on ne devrait donc pas s'en étonner.

L'auteur traite aussi d'un débat qui se poursuit depuis les débuts de l'anthropologie urbaine : en quoi se distingue-t-elle de la sociologie, notamment urbaine ? Il répond, d'une part en décochant quelques pointes à la sociologie, d'autre part en définissant de manière originale l'anthropologie urbaine. Le paradoxe de la sociologie, c'est qu'en s'appuyant sur des recherches statistiques, elle prétend abstraire l'individu de la diversité réelle de ses liens effectifs, qu'elle l'extrait de son contexte, tout en le définissant comme animal social. Au contraire l'anthropologue considère que ses données sont faites de « systèmes de relations ». « C'est dire que l'anthropologue se fait une image de la société où se succèdent des moments brefs d'interaction et des rapports plus durables d'interdépendance. » (p. 27) Hannerz s'inspire de Leach pour formuler ces propositions générales, mais à partir de celles-ci, il va introduire une vision originale de l'anthropologie urbaine. Pour lui, celle-ci s'occupe d'individus toujours en contact avec les autres, donc à partir des rôles qu'ils assument dans le « système de relations ». Dans sa présentation du livre, Isaac Joseph considère que Hannerz traite, de fait, des « répertoires du citadin ».

Cependant l'auteur, avant de développer plus largement ses idées théoriques, offre d'abord un vaste dossier sur les sources de l'anthropologie urbaine. Parmi les précurseurs, il y eut les « ethnographes à Chicago », qui appartenrent assez paradoxalement à une des citadelles sociologiques, et cela depuis la fin du XIX^e siècle : le département de sociologie de l'université de Chicago. Il présente un historique du mouvement des hommes et des idées qui contribuèrent à susciter, dans ce département, d'excellents travaux d'ethnographie urbaine. Tâche utile, il livre d'intéressants aperçus sur ces travaux encore largement ignorés en France (hormis *Le Ghetto* de Wirth). Voici *The Hobo*, de Nels Anderson, paru en 1923. Le hobo, c'est le « trimardeur », travailleur migrant qui suit l'expansion économique américaine vers la « frontière » à l'Ouest. Chicago en ce début du XX^e siècle

est un important nœud ferroviaire et la ville devient le rendez-vous de ces nomades urbains. Anderson, qui a lui-même été hobo, a des accointances précieuses pour pénétrer ce milieu méfiant. En anthropologie urbaine de telles familiarités sont bien utiles.

En 1927, Thrasher dans *The Gang*, fait découvrir l'univers des bandes de jeunes plus ou moins délinquants qui pullulent dans les quartiers à population mélangée, instable, constituée principalement d'émigrants récents et de leurs enfants. Thrasher indique que ces groupes ne doivent pas être perçus que sous un angle criminologique : ces jeunes tentent surtout d'explorer le monde, s'employant à trouver de nouveaux modèles de comportement et à imaginer des visions romantiques, histoire d'échapper à leur univers étrié. Ces agrégats informels se transforment aussi parfois en clubs sportifs respectables, etc.

Paul G. Cressey en 1932, dans *The Taxi-Dance Hall*, montre ces dancings spécifiques, où sont mis en présence les femmes « taxis », fréquemment en rupture de ban avec leur milieu d'origine, et une clientèle masculine, souvent des hommes isolés. La salle de danse est ici une institution nodale, un de ces lieux de rencontre très accessibles et anonymes qui constituent aujourd'hui, avec le centre commercial, le hall de gare, etc., un objet spécifique de l'anthropologie urbaine (voir plus loin).

Hannerz ne se contente pas de livrer la substance des travaux de ces ethnographes de Chicago ; il analyse aussi leurs faiblesses théoriques. Cependant la grande leçon qu'ils apportent est celle même de l'anthropologie classique : les descriptions de qualité demeurent, et comme des documents historiques, et comme des sources pour des recherches sur des phénomènes analogues d'aujourd'hui.

Hannerz démontre aussi que l'anthropologie urbaine a des sources africanistes, en particulier avec les travaux réalisés depuis les années 1930-40 au Rhodes-Livingstone Institute de Rhodésie ; leurs auteurs sont des disciples de Max Gluckman, professeur d'anthropologie à Manchester, un des maîtres de l'anthropologie sociale britannique d'inspiration fonctionnaliste.

Ces anthropologues s'intéressent notamment aux nouvelles cités minières du Copperbelt ; ils y observent la « détribalisation » concomitante à leur insertion dans la condition ouvrière et au côtoiement, à la mine comme en ville, avec des individus d'origines tribales ou ethniques diverses. Malgré la notion d'équilibre social qu'impliquent les thèses fonctionnalistes, le « terrain » imposait aux anthropologues la réalité de la domination coloniale, de l'exploitation économique : plusieurs d'entre eux se trouvèrent en conflit avec les administrateurs coloniaux et les dirigeants des sociétés minières.

Certains de leurs travaux partent d'analyses de situation, ce qui va inspirer en partie l'anthropologie urbaine d'aujourd'hui. Ainsi Clyde Mitchell, en 1956, dans *The Kalela Dance*, examine à Broken Hill la pantomime du Kalela réalisée par un groupe de l'ethnie Bisa, exécutée devant un public pluri-ethnique. A partir de la description et de l'analyse de cette danse, Mitchell examine beaucoup plus largement le système de relations sociales de la ville minière du Copperbelt. Il ne s'agit donc pas d'une étude de quartier, d'un espace urbain limité. Hannerz s'élève d'ailleurs, à juste titre, contre l'idée que l'anthropologie devrait demeurer attachée à des études de quartier ou de « villages urbains », à la manière de certaines monographies villageoises. La ville moderne est un espace extensif ; des activités d'ordre divers conduisent ses habitants à parcourir et à fréquenter des lieux très variés.

Hannerz réfléchit théoriquement sur cette conjoncture spécifique. Dans la ville « les individus jouent de nombreux rôles ; nous appellerons *répertoire* l'ensemble des engagements situationnels finalisés qui constituent le tableau de la trajectoire existentielle d'un individu. Nous appellerons *inventaire des rôles* l'ensemble des engagements observables dans une unité sociale plus vaste, qu'elle soit communautaire ou qu'elle soit la société toute entière. A titre de partage grossier de l'inventaire des rôles dans la ville moderne occidentale, nous pourrions distinguer cinq domaines qui comprennent chacun une multiplicité de rôles : 1) foyer et parenté, 2) approvisionnement, 3) loisirs, 4) voisinage, et 5) trafic » (p. 136).

Parmi ces cinq domaines deux sont « ... particulièrement significatifs et font de la ville ce qu'elle est : l'approvisionnement et le trafic » (p. 140). L'approvisionnement ce sont « ... ces rapports asymétriques qui régissent l'accès des individus aux ressources matérielles dans la division politico-économique du travail de la société globale » (p. 137) : les pratiques liées à la consommation et à la production sont à situer sous cette rubrique. Quant aux rapports de trafic, ils représentent une interaction minimale, à la limite des rapports sociaux ; néanmoins, éviter une collision sur un trottoir, respecter les règles des files d'attente sont des nécessités fondamentales de la vie urbaine... Pour Hannerz, l'anthropologue urbain doit examiner les formes et les degrés d'interrelation entre les cinq domaines, et le répertoire des rôles qui s'y rapportent. Hannerz reviendra encore dans plusieurs chapitres sur ces questions théoriques, mais avant cela il tente de définir ce qu'est la ville pour l'anthropologue. Tout modèle, prenant en compte par exemple les cinq domaines de rôle, a peu de chance de s'appliquer de manière transculturelle : « le port de Singapour, par exemple, n'est en rien semblable au port d'Anvers » (p. 145). Il existe néanmoins

une certaine homogénéité de la grande ville moderne, ne serait-ce que par la dimension et la densité. Pour l'anthropologue urbain, la ville est peut-être surtout le lieu où chacun croise, ou peut croiser d'innombrables inconnus, des « étrangers ».

Hannerz consacre un chapitre aux « réseaux sociaux ». Il s'agit pour lui d'un ensemble de relations plus ou moins fortes ou structurées, qui englobent le vécu de la parenté, les chaînes de relations et d'entraide entre gens censés se connaître ou qui sont mis en relation par des tiers. Tout ceci, en ville, contribue à l'élaboration de ce que personnellement j'appelle des *entrelacs*, c'est-à-dire des réseaux de connaissance directe et indirecte, qui constituent des *milieux* informels souvent larges. Si on peut débattre sur la manière de définir ou d'envisager les réseaux, l'étude des *agrégats* ou des *entrelacs* qu'ils composent met en question le schéma structuro-fonctionnaliste d'une société qui se définirait surtout par des groupes permanents et des institutions. Précisément, dans les grandes agglomérations, notamment celles à développement récent et rapide, la mise en place de réseaux informels et leur mode de fonctionnement, la formation d'agrégats qui font fi des cadres institutionnels, sont, comme l'indique Hannerz, des thèmes de recherche importants, riches de virtualités.

L'analyse des travaux de Erving Goffman, à qui est consacré un vaste chapitre, représente un autre apport original du livre. Hannerz admire le savant polyvalent que fut Goffman, (prématurément décédé cette année), mais il reprend et refond pragmatiquement et à sa manière les éléments de son œuvre qui s'insèrent dans une approche d'anthropologie urbaine.

Goffman privilégie deux objets dans ses analyses micro-sociologiques : les interactions de face-à-face et les comportements en public. Hannerz en donne des exemples d'application à l'anthropologie : ainsi la « présentation de soi », thème cher à Goffman, concerne certainement un thème anthropologique classique : l'aspect physique et le vêtement. Dans la grande ville comme ailleurs, ceux-ci sont largement tributaires de certains paramètres, notamment âge et sexe. Néanmoins, beaucoup plus qu'ailleurs, même pour ces variables là, il y a des libertés, des latences, des jeux subtils — des répertoires — qui permettent d'entretenir des confusions, des ambiguïtés ou des distinctions pertinentes surtout pour des initiés. Il y a aussi tout le jeu des mimiques, des attitudes conscientes ou inconscientes, dont nombre prêtent à des interprétations multiples. On a d'ailleurs reproché à Goffman de se faire un célébrant de la duperie et de la simulation dans cette « présentation de soi ». Mais, selon Hannerz, Goffman s'inspire en définitive de *Les formes élémentaires de la vie religieuse* de Durkheim. L'âme d'un humain, pour Durkheim, est du *mana* individualisé, un fragment du

sacré du groupe. Dès lors l'âme de chacun est digne d'un certain respect, qui s'exprime par l'attention rituelle. Or, dans notre monde sécularisé l'âme a cédé la place au soi (*self*), mais le sens du sacré subsiste autour de celui-ci et des autres soi ; dès lors le travail rituel autour de ces innombrables entités demeure également. L'anthropologie urbaine proprement dite peut et doit prendre en compte la fine observation de ces phénomènes. Enfin, il faut observer que la « duperie » permet, notamment en ville, d'échapper, dans une certaine mesure, aux paramètres raciaux, ethniques, sociaux, culturels « innés » ou « indélébiles ».

L'œuvre de Goffman est également pertinente pour le domaine de *trafic*, notamment dans les lieux publics urbains. En effet, Goffman a beaucoup étudié la manière dont les « étrangers » se comportent dans des situations de co-présence, de rencontre. La conception qu'un individu a de sa nature et de son identité résulte au moins en partie des interactions symboliques avec autrui ; or la diversité et l'anonymat de la vie urbaine offrent des modèles de contraste très riches pour ces interactions.

Hannerz souligne aussi combien Goffman est maître dans l'art de faire que « le familier devienne exotique » ; c'est bien là un atout majeur de l'anthropologie urbaine, celle d'un monde souvent proche et familier.

Dans ce livre de grande qualité, Hannerz se montre un praticien solide et un théoricien original, dont on peut certes discuter certains apports, mais ceux-ci ont au minimum le mérite d'exister sur un champ peu défriché.

Le seul reproche de quelque importance que je ferai à l'auteur, c'est de négliger l'aspect *culturel* de la vie urbaine. Certes il dit bien qu'anthropologie sociale et culturelle forment un tout et il fait des allusions à la culture, mais son ouvrage traite peu de faits qui en relèvent, notamment ceux d'ordre collectif : les pratiques religieuses, les fêtes, les manifestations politiques, les activités collectives de loisir, etc.

*

Après l'examen — trop rapide — de cette somme, il faut bien constater que la réflexion théorique française est encore loin du compte, sans que manquent pourtant des travaux ponctuels ainsi que des amorces de réflexion de qualité.

Ainsi Colette Pétonnet et Michelle Perrot, dans l'introduction du numéro d'*Ethnologie française* (1982, 2) sur l'urbain, rappellent quelques constatations pertinentes : « les lieux de la ville ont une certaine ténacité. Boutiques et marchés y perdu-

rent. Les canaux familiaux sous-tendent les migrations. Les arrivants reconstituent des communautés stables, une endogamie de village, surtout lorsqu'une technique, un métier s'incrument dans un territoire » (p. 115).

Déjà par cette brève citation on constate que les préoccupations des chercheurs français ne recouvrent qu'en partie celles évoquées par Hannerz. Ainsi Michel Bozon s'intéresse à un phénomène plutôt européen : la sociabilité dans les cafés ; en l'occurrence il observe et analyse ceux d'une petite ville ouvrière, Villefranche-sur-Saône. Il y a dans son article une remarquable ethnologie du café, « théâtre du pauvre ».

Michèle de la Pradelle et Guy Azémar ouvrent une autre voie spécifique : l'étude des marchés de détail, avec l'exemple de celui aux truffes de Carpentras. Ici encore il y a une bonne ethnographie de ce marché un peu particulier, qui constitue un « lieu stratégique des relations entre la campagne et la ville » ; il y a en ce lieu, interaction, confrontation entre des acteurs ruraux et urbains, entre une production paysanne et une consommation urbanisée. A travers cet exemple d'analyse de situation on perçoit bien qu'il n'y a pas de limites rigoureuses entre terrain urbain et rural.

Serge Collet aborde un autre thème innovateur : la manifestation de rue comme production culturelle populaire originale. Son étude est fondée sur treize manifestations parisiennes étudiées en 1978-79. Collet décrit et analyse avec finesse le « récit manifestant », c'est-à-dire les slogans, les calembours, l'emblématisation sur le corps (qui va du simple badge au déguisement) ; il montre l'ordonnancement des manifestations, la transformation de l'espace urbain par leur déroulement, la tradition des itinéraires, etc.

Eve Cerf et Martine Segalen étudient deux thèmes classiques en anthropologie, mais cette fois vécus en ville : la fête. La première examine « le carnaval des voyous à Strasbourg ». Les célébrations carnavalesques appartiennent bien à la tradition locale, mais dans ce cas la fête est mise sur pied par de jeunes ouvriers de banlieue et c'est pour eux une expression de résistance culturelle qui actualise, surtout de manière parodique, les tendances conflictuelles entre ouvriers des faubourgs et « bourgeois » du centre ville.

M. Segalen analyse les péripéties de la fête de la Rosière à Nanterre. Pratiquée depuis 1818 cette « tradition » suscite des interrogations : comment dans une commune aussi urbanisée et ethniquement hétérogène que Nanterre, de surcroît depuis longtemps à mairie communiste, peut-on encore pratiquer une festivité à ce point tributaire d'une idéologie de type paternaliste ? En vérité la fête a beaucoup changé : aujourd'hui elle est devenue surtout une manifestation pour groupes folklo-

riques, et dans ce spectacle tous les secteurs de la population de Nanterre — Maghrébins, Martiniquais, etc. — se reconnaissent.

La fête urbaine, même conflictuelle, a donc une fonction intégrative ; elle redonne aux rues et aux places une vie qu'elles ont souvent perdue. L'étude anthropologique permet de mieux comprendre les mécanismes qu'elle met en jeu.

Monique Sélim et Béatrix Le Wita abordent le thème des modes de vie dans les grands ensembles urbains et suburbains, où précisément la place et la rue ont très souvent perdu leurs fonctions comme lieu de rencontre. L'enquêteur, telle Le Wita dans les nouveaux quartiers du treizième arrondissement de Paris, doit, pour faire avancer ses recherches, pénétrer le domicile des enquêtés, forcer leur intimité, ce qui n'est pas toujours facile. Sa recherche sur le vécu de la parenté élargie a donc comporté de nombreux problèmes méthodologiques ; c'est là d'ailleurs le thème dominant de son article.

Monique Sélim montre comment, dans des grands ensembles H.L.M. de banlieue, des prolétaires, des émigrés se trouvent en situation de « pôle négatif », autrement dit de « boucs émissaires » les uns par rapport aux autres. Elle se sert du cas de juifs séfarades et de Témoins de Jéhovah pour illustrer sa thèse. Pour les premiers elle montre deux exemples d'attitudes divergentes et d'ailleurs antagoniques : un rabbin et sa famille tentent, difficilement, de maintenir, quasiment envers et contre tous, la tradition judaïque, tandis qu'une autre famille juive essaye plutôt de s'« assimiler » et de s'intégrer au plus haut dans la hiérarchie conflictuelle de la « cage d'escalier » où se situe leur appartement. Les Témoins de Jéhovah réussissent, eux, dans la même H.L.M., une percée relative : ils constituent une communauté symbolique qui permet à certains individus de rompre la solitude. Certes, être « Témoin » n'est pas facile ; mais mieux vaut être nié en raison de sa dignité religieuse que de l'indignité sociale qui semble le lot de nombre d'habitants de ces grands ensembles.

L'étude de Monique Sélim est représentative de l'un des courants les plus connus de l'anthropologie urbaine française. Les anthropologues qui se consacrent à l'« aliénation » des grands ensembles ont souvent travaillé à la demande de municipalités, en liaison avec des urbanistes, des architectes, des sociologues. C'est une voie de recherche importante, mais trop souvent, en France, l'anthropologie urbaine est identifiée à ce seul courant. Or, et les recherches de Hannerz et quelques-unes des études d'*Ethnologie française*, montrent qu'il existe déjà des intérêts très diversifiés, qu'il ne faut pas confondre toute la spécialité avec l'une de ses branches.

Je rapprocherai cependant encore de ce courant, sans nullement le confondre avec lui, l'œuvre tout à fait originale de

Colette Pétonnet, auteur notamment de *Ces gens là*, (Maspéro, 1968) *On est tous dans le brouillard* (Galilée, 1979), et enfin de *Espaces habités*. Il s'agit de travaux pénétrants en « ethnologie des banlieues » (sous-titres des deux derniers livres). C. Pétonnet, enquêteur de terrain hors pair, réussit à saisir le vécu de l'habitat pavillonnaire, des vieux quartiers urbains à « taudis », des bidonvilles et des cités « de transit » dont les populations sont des ouvriers français et étrangers, le plus souvent déracinés de leur milieu rural d'origine. Elle examine en ethnologue, nourrie de la tradition des grands maîtres (notamment d'André Leroi-Gourhan), la pratique quotidienne de l'espace, les modes culturels et sociaux qui façonnent les manières d'envisager le travail, le rapport au corps, etc.

Elle aussi a noté dans les quartiers déshérités des situations conflictuelles, mais son regard va plus loin : si une cité est bien « un territoire incohérent qui se définit par la négative », il faut néanmoins aller au-delà : un ordre tend à s'y forger, des relations sociales s'y tissent.

Dans *Espaces habités*, elle remet en cause bien des idées reçues. Le livre traite en grande partie d'un ancien bidonville à Vitry sur Seine dont, lors de sa destruction, les habitants se dispersent soit dans des pavillons — libre choix des intéressés —, soit dans des grands ensembles suburbains — relogement autoritaire, sans véritable prise en compte des préférences.

C. Pétonnet montre que les bidonvilles ne sont nullement l'empire du désordre, de la saleté, de l'aliénation. Il s'agit en vérité de lieux de transition entre le mode de vie rural et le vivre grand-urbain : « autour de son abri l'homme délimite un territoire que ses trajets apprivoisent, une zone de vivre où concilier ses occupations, et qui doit devenir familière à ses sens. » (p. 15-16) C'est donc un lieu sécurisant et, contrairement à des préjugés dominants, il n'y règne nullement le chaos. L'auteur montre, par exemple, la coexistence quelque peu conflictuelle, mais néanmoins stable et pacifique, entre Portugais, Marocains, etc. Elle analyse finement comment la sélection de tel bidonville, de telle habitation, est guidée par un faisceau de considérations qui impliquent notamment des relations avec des personnes de même lieu d'origine, des conditions satisfaisantes pour constituer des liens de voisinage agréables, des possibilités de joindre facilement son lieu de travail, de visiter parents et proches amis, etc.

De telles considérations jouent aussi pour les « taudis » de vieux quartiers parisiens où — ce n'est pas un hasard — se succèdent les vagues migratoires. « Pour nous la notion de taudis n'existe pas dans l'absolu, parce que la notion de confort est personnelle. Il n'est de taudis que lorsque celui qui l'habite le ressent comme tel. » (p. 36)

Dans ce cas, le choix du second établissement porte de préférence sur le pavillon, que l'on bâtit souvent soi-même. Mais la spéculation foncière, les exigences réglementaires rendent ce rêve de moins en moins réalisable. L'urbanisme officiel impose l'appartement normatif ; or ces nouveaux urbains sont porteurs de traditions, de besoins, de goûts, qu'ils pouvaient assez librement faire jouer dans le taudis ou au bidonville ; ils sont donc mal à l'aise dans ces logements standardisés. Mais pire est l'application du relogement administratif, par exemple après démolition autoritaire d'un bidonville. La procédure officielle tient compte principalement de deux critères, le salaire et le degré d'« urbanité », celui-ci apprécié surtout en fonction de la personnalité et de l'idéologie de l'enquêteur. De surcroît, les autorités mettent en application des idées toutes faites sur la coexistence ou l'incompatibilité entre gens de telle ou telle origine. Enfin l'attribution des logements ne tient pas assez compte des diverses considérations pratiques — facilités d'accès au lieu de travail, rapports avec la parenté — qui jouaient dans les bidonvilles ou dans les taudis. Aussi, malgré un meilleur confort, les intéressés ressentent une dégradation de leur mode de vie, à l'intérieur même des logements comme dans l'espace du quartier. Colette Pétonnet met aussi en cause une politique assimilatrice obtuse visant à désagréger les groupes de même origine en les dispersant. Enfin, il y a tout simplement la lourdeur administrative, l'autoritarisme bureaucratique qui font fi de toute véritable compréhension des besoins de ces populations. L'aspect critique d'*Espaces habités* ne se présente nullement sous forme de manifeste politique : il se dégage tout simplement de la mise en œuvre d'une authentique œuvre d'anthropologue.

Mais je l'ai dit, l'anthropologie urbaine française ne se consacre pas seulement aux problèmes du prolétariat et de son habitat. Le contenu de *L'Homme* (1982, 4), le confirme amplement. Colette Pétonnet, elle-même, s'attache à mettre en lumière la sociabilité au cimetière du Père-Lachaise, phénomène qu'elle a découvert au gré de l'« observation flottante », technique qui consiste, en ville, à rester disponible aux découvertes.

Yves Delaporte étudie un thème anthropologique classique, les codes vestimentaires, mais dans un milieu bien particulier, celui des teddies, rockers et punks. Il observe que ces comportements vestimentaires, bien que très minoritaires, n'en ont pas moins leur importance, ne serait-ce que par leur influence sur la mode contemporaine. Michel Bozon examine « la mise en scène des différences » à travers la sociabilité dans les associations et à travers les « moments paroxystiques », les fêtes, toujours à Villefranche-sur-Saône. Marc Abelès analyse la vie dans un lotissement de résidences secondaires, « entre ville et cam-

pagne », dans la province de Séville. Encore une fois, cette étude atteste que la notion d'anthropologie urbaine ne peut être rigidifiée. D'autre part, M. Abelès montre que l'approche qualitative de l'anthropologue permet de percevoir des représentations qui échappent aux enquêtes sociologiques quantitatives. Ainsi, les habitants de ces lotissements, en principe en quête de la *naturaleza*, y mènent une vie qui diffère fort peu de celle qu'ils ont en ville, se repliant, par exemple, en famille ou avec quelques amis, sans adopter le moins du monde la sociabilité beaucoup plus large des bourgs campagnards.

Monique Sélim examine un « isolat social », un vieux quartier central d'une ville de province habité aujourd'hui par une population « non insérée dans la production ». Une solidarité très informelle existe entre ces êtres marginalisés ; elle en décrit les modalités, notamment avec des liens familiaux très instables et un alcoolisme généralisé.

Enfin Gérard Toffin observe « la notion de ville dans une société asiatique traditionnelle », à propos de petites villes de la vallée de Kathmandou. Il s'agit ici de cités où le mode de production demeure largement pré-industriel et c'est la religion, les valeurs traditionnelles qui modèlent la vie des habitants. Temples, autels et autres lieux du culte déterminent les grandes lignes du tissu urbain qui renvoie à une certaine représentation de l'univers. Cependant, contrairement aux villages unicastes, ces villes font se côtoyer des castes diverses.

Malgré la bonne qualité de nombre de travaux ponctuels, l'anthropologie urbaine française reste encore largement à construire. Ainsi les travaux parus dans *Ethnologie française* et dans *L'Homme* donnent une impression de dispersion, d'un manque de coordination et de cohérence. En même temps, la diversité des thèmes montre qu'on peut déjà envisager de multiples sous-secteurs — centre villes, banlieues, sociabilité informelle, etc. D'autre part la spécialité s'impose à la recherche anthropologique, notamment avec la multiplication d'études encore inédites (mémoires de maîtrise et thèses de 3^e cycle).

Pourquoi cette situation paradoxale : faible structuration et expansion évidente ? Comme j'ai tenté de le montrer dans mon propre article introductif de *L'Homme*, « Jalons pour l'anthropologie urbaine », cela tient en partie à l'incompréhension — il y eut quelques notables exceptions — des anthropologues influents de la génération précédente. Ainsi, de grands africanistes qui s'attachaient surtout à l'étude des systèmes de pensée et aux modes de vie traditionnels, considéraient comme de soi qu'il fallait les observer dans leurs sites d'origine ; aussi ont-ils abandonné la recherche sur l'urbanisation et la ville africaine aux géographes et aux sociologues. D'autre part, des disciples de Claude Lévi-Strauss ont interprété à la

lettre certains de ses écrits, selon lesquels la ville se prête mal à l'analyse structurale et ses « modèles mécaniques » ; elle est le lieu privilégié des travaux et des modèles de type statistique.

Plus largement, on sait bien que nombre de courants novateurs en anthropologie (comme dans d'autres sciences) trouvent plus facilement un bon accueil aux Etats-Unis qu'en France. Cependant aujourd'hui la dynamique même des recherches déjà entreprises, la multiplication des vocations astreignent les anthropologues urbains à faire progresser leur spécialité. Ce développement épistémologique et théorique pourra s'opérer si les recherches, qui aujourd'hui prolifèrent cahin-caha, sont soutenues et organisées dans des équipes ou des groupes de recherche de qualité, enfin si des enseignements cohérents d'anthropologie urbaine sont effectivement associés à une bonne formation classique en anthropologie. Or, ce mouvement s'amorce à peine dans quelques départements universitaires ; on peut espérer qu'il portera ses fruits dans les prochaines années.

L'anthropologie urbaine existe et elle croîtra bon gré mal gré. En tout cas les travaux passés en revue montrent qu'elle contribue d'ores et déjà à une transformation importante de l'anthropologie sociale et culturelle en général.

JACQUES GUTWIRTH.

SOMMAIRE

FRANÇOIS GEORGE : Raymond Aron, prose et vérité	837
Raymond ARON : <i>Mémoires.</i>	
» » <i>Entretiens, avec J.L. Missika et D. Wolton.</i>	
JEAN-LOUIS CHRETIEN : Une morale en suspens	856
Jean-Paul SARTRE : <i>Cahiers pour une morale.</i>	
JACQUES GUTWIRTH : L'anthropologie urbaine en France .	872
Ulf HANNERZ : <i>Explorer la ville.</i>	
Colette PETONNET : <i>Espaces habités.</i>	
Michèle PERROT, Colette PETONNET : « <i>Anthropologie culturelle dans le champ urbain</i> ».	
M.A. SINACEUR : L'hématologie historique : une nouvelle recherche interdisciplinaire	886
Jean BERNARD : <i>Le sang et l'histoire.</i>	
JEAN-CLAUDE LEBENSZTEJN : Mondrian : la fin de l'art ..	893
<i>L'atelier de Mondrian : Recherches et dessins.</i>	

*

MARC DACHY : Cobra	913
Willemijn STOKVIS : <i>Cobra.</i>	
J.-C. LAMBERT : <i>Cobra, un art libre.</i>	

NOTES

VITTORIO UGO : Adolf Loos, ou de la différence	917
<i>Adolf Loos, 1870-1933.</i>	
PIERRE FRESNAULT-DERUELLE : Faire court	920
Michel ARRIVÉ : <i>L'horloge sans balancier.</i>	